

Recherches sociographiques



Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*

Jean-Charles Falardeau

Volume 7, numéro 3, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055327ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055327ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1966). Compte rendu de [Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*]. *Recherches sociographiques*, 7(3), 375–376.
<https://doi.org/10.7202/055327ar>

de la découverte. Dans cette société future, la libération des énergies pour des tâches plus élevées poursuivra son cours, accompagnée d'aménités matérielles plus nombreuses et plus accessibles et, « parmi tous les bénéfiques . . . , le plus grand sera la sécurité de savoir ». On ne peut écrire de telles choses sans attiser la controverse. Tant mieux.

Ce petit livre, peut-être rédigé un peu hâtivement, et pourtant correct et complet à sa manière, ne perd pas de vue les objectifs qu'il s'était proposés. À travers les problèmes provinciaux qu'il cherche à éclairer, il situe l'homme en pleine lumière. Le nom de Teilhard de Chardin est souvent mentionné, encore qu'aucune de ses idées ne soit spécifiquement mise en cause ; plutôt, c'est l'optimisme de son esprit qui inspire une direction à cet essai.

Cri d'alarme ne propose à personne, à moins que ce ne soit à l'État, une tâche précise. Cependant, ses lecteurs y trouveront chacun de nouveaux arguments et de nouveaux motifs de prendre position.

Pierre DANSEREAU

*The New York Botanical Garden,
Bronx, New York.*

Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, Collection *Vie des lettres canadiennes*, 281 p.

Il y a malbonne. D'abord, à cause du titre de ce livre. Ensuite, du fait que le livre est publié dans une collection dite *Vie des « lettres » canadiennes*. Tentons d'être juste en identifiant immédiatement le domaine auquel il appartient proprement : celui de l'ethnographie. Le roman est utilisé ici seulement comme source documentaire pour renseigner sur les façons dont les Canadiens, depuis le XIX^e siècle, se comportent durant l'hiver ou à propos de l'hiver. C'est ce dont nous informe l'auteur dès l'*Introduction* en définissant son projet : « Ce sont les effets de cette saison sur les mœurs et le tempérament que nous étudions principalement ici » (p. 11) ; et encore : « Nous n'avons pas essayé . . . d'évaluer les romans, mais nous avons simplement examiné le rôle de l'hiver dans la vie des personnages romanesques » (*ibid.*). Donc, une enquête indirecte, par l'intermédiaire d'une source secondaire, le roman, plutôt qu'une enquête directe par observation sur le terrain. S'il n'en est pas ainsi, je vois mal comment interpréter la réflexion que l'auteur prend la précaution de formuler à la fin de l'*Introduction* : « Si quelque spécialiste trouve des inexactitudes en ce qui concerne les coutumes dont il est fait mention dans ce livre, qu'il s'en prenne d'abord aux auteurs des romans, non à nous » (p. 14). Nous nous trouvons devant un ouvrage qui prolonge, en l'illustrant par des références puisées dans la littérature, l'étude géographique de Pierre Deffontaines, *L'homme et l'hiver au Canada*. L'auteur s'en réjouit d'ailleurs en constatant, dans sa *Conclusion*, que son « tableau assez complet de l'hiver et de ses coutumes » est « souvent . . . identique à celui qu'a peint Pierre Deffontaines d'après ses enquêtes et son expérience personnelle » (p. 258).

Cet album de citations comprend trois séries d'images qui nous font voir successivement : I. Les joies de l'hiver ; II. Les rigueurs de l'hiver ; III. La description et la fonction des paysages hivernaux. L'auteur a dû, avec une bénédictine persévérance, relever sur fiches tous les passages de tous les romans canadiens où apparaissent le mot « hiver » et le mot « neige ». Peu s'en est fallu qu'elle ne comptât les flocons de neige de chaque tempête ! Chaque fiche se prêtait à une double utilisation, étant donné qu'il se présente peu de cas où l'hiver ne soit à la fois occasion de « joie » et occasion de « rigueur » . . . Une troisième utilisation demeurait souvent possible, dans la troisième partie (correspondance entre les paysages et les états d'âme), pour permettre à l'auteur de rappeler des audaces de la littérature canadienne qui ont associé neige et pureté, hiver et vieillesse (p. 238) et, en conclusion, de constater que l'importance de l'hiver « dans le roman canadien semble être en régression » (p. 257). L'explication de cet affaiblissement statistique est, paraît-il, à chercher du

côté spirituel. En effet, « les dernières œuvres tentent d'étudier les problèmes de l'homme dans ses rapports avec d'autres êtres humains et avec Dieu. Il est évident que, dans de telles questions, l'hiver ne peut jouer qu'un rôle très secondaire... » (*sic*, p. 257-258) — « même, ajoute l'auteur, s'il peut parfois influencer le tempérament »...

Retenons l'ironie trop facile. L'inanité d'un tel ouvrage est manifeste. Il n'avance en rien notre intelligence de la littérature en tant que celle-ci est une re-création du monde soulevée par une multiplicité de significations. Il est inouï que l'on puisse encore concevoir (et publier !) un inventaire de cette nature, au moment où est remise en cause, par la nouvelle critique, l'attitude interprétative du lecteur face à l'œuvre romanesque ; à un moment où, en particulier, dans le domaine canadien-français, une critique qui prend son rôle au sérieux a entrepris de dégager avec de plus en plus de lucidité les significations latentes des œuvres et de les mettre en rapport avec des états du milieu psycho-culturel. Comment ne pas regretter toutes les richesses qu'eût décelées un ouvrage sur l'hiver qui eût procédé d'une imagination interrogatrice et d'une méthode semblables, au moins, à celles qui ont guidé la captivante thèse de Jack Warwick sur *Les pays d'en haut*. Toutes les configurations thématiques et symboliques qui sont associées à l'hiver, à la neige, à ses rafales et à ses tempêtes ! au froid ! à l'isolement ! C'est dans les enveloppements et les grands silences blancs de l'hiver, c'est dans cette longue saison russe que sont peut-être contenus, comme l'a bien senti Gilles Vignault, nos plus profonds mythes ! Il y avait un beau livre à écrire sur l'hiver dans le roman canadien-français. Il y a encore un beau livre à écrire sur l'hiver dans le roman canadien-français.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Jean-Marie NADEAU, *Carnets Politiques*, Montréal, Éditions Parti-Pris, 1966, 167 p.

Ce petit livre posthume, fait d'impressions brèves et d'ébauches de développements plus denses sur la politique au Québec durant les années 50, risquait de passer plus ou moins inaperçu en ce règne libéral qui, il y a quelques mois encore, paraissait devoir durer longtemps. Jean-Marie Nadeau n'était plus qu'un des promoteurs et des penseurs déjà un peu lointains de cette Fédération libérale qui, après avoir abattu l'Union Nationale, était devenue une chose familière et bien docile entre les mains des « grands » du parti, et plus spécialement (depuis deux ans), du premier ministre. La défaite libérale du 5 juin et le retour au gouvernement de l'Union Nationale ont projeté sur ces *Carnets* une toute autre lumière, et on doit espérer que les Libéraux seront nombreux à entreprendre auprès de ce mort, qui est un guide, le pèlerinage aux sources.

Ils n'y trouveront toutefois rien de très réconfortant. Les années 50 furent éprouvantes pour le parti libéral et, même au lendemain de la victoire de 1960, Jean-Marie Nadeau demeurait inquiet, évoquant après Aragon le « combat jamais achevé de l'homme contre la nuit » (p. 174). D'ailleurs, n'avait-il pas défini le libéral comme celui qui « ne s'accommode pas a priori de toutes les situations existantes, politiques ou autres » ; comme celui qui « commence d'abord par s'interroger sur tout », qui « pose et se pose des questions » (p. 133) ! C'est à ce « libéralisme » que Jean-Marie Nadeau s'exerce dans ses *Carnets*, et c'est sans doute ce qui fait leur secrète grandeur. Cet homme — et ce sera d'ailleurs son dernier mot — reste libre de juger. Et si son jugement porte surtout sur l'Union Nationale, ses hommes et ses thèmes, il porte aussi, et sans pitié, sur les Libéraux et leur parti.

Ceux-ci, encore une fois, pourront retrouver dans ces *Carnets* quelques principes qu'ils semblent avoir oubliés. Quoi de plus actuel pour eux, par exemple, que cet avertissement qui leur vient de loin : « L'organisation du parti : ce n'est pas une société secrète.